

L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU
A LA
CONSERVATION DES AFFICHES
Rue de la Préfecture, 3
LYON
Ecrire franco.

JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

PRIX DE L'ABONNEMENT

POUR LYON

Six mois 6 f. » c.
Trois mois 3 50

1 fr. de plus par trimestre pour l'extérieur

Les Abonnements se payent d'avance.

Paraissant tous les Dimanches.

REVUE DES THÉÂTRES.

LYON, le 15 Avril 1861.

GRAND-THÉÂTRE.

Qu'on habite la ville ou la campagne, qu'on soit l'hôte de la mansarde ou du palais, pauvre ou riche, artisan obscur ou banquier opulent, il est un moment où tous cependant nous sentons notre cœur battre à l'unisson ; il vient une heure où tout ce qui est nature de convention, illusion, prestige et mensonge disparaît : c'est quand la vraie, la grande nature se réveille et de fleurs parée vient réjouir le cœur de ses amants. — Alors la première violette se tapit dans l'herbe, le ruisseau gazouille, les arbres étendent leur ombre sur le chemin creux, et les chantages ailés que Dieu donne au bocage commencent leur hymne reconnaissant.

Vraiment ce concert, dont notre musique n'est après tout qu'un écho et une imitation, a des accents d'une douceur pénétrante et dont les caresses infinies bercent rêveusement notre âme tant qu'il nous reste une étincelle de jeunesse et d'amour. — L'hiver s'enfuit donc à grands pas, et avec son dernier souvenir vont s'enfuir aussi ces rossignols aimés dont notre Grand-Théâtre

était la cage dorée, et ces fauvettes brunes ou blondes que, pendant toute une saison, nous n'avons pu nous lasser d'admirer et d'applaudir.

La semaine qui vient de finir a été à ce point de vue plus brillante et plus regrettable pour nous que nulle autre ; — tandis que dans *Faust*, MM. Achard, Ismaël, et M^{mes} L. de Maësen et Gourdon nous ravissaient dans le septième ciel de l'harmonie, M. Michot nous initiait dans *le Trouvère*, dans *la Favorite*, à des beautés qui, sans lui, nous seraient encore inconnues. — Elle est longue la liste des triomphes que nos artistes ont remportés, et bientôt nous la donnerons au complet en rappelant dans un résumé rapide combien a été brillante pour eux la campagne dramatique qui va finir, en inscrivant leurs noms qui désormais nous appartiennent au moins à titre de souvenir.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

Bénéfice de M. MARTIN. — *Le Sacrifice d'Iphigénie*. — *La Vengeance du Mari*. — *Les Malheurs d'un Amant heureux*. — M. MÉLINGUE. — Reprise de *Benvenuto Cellini*.

L'auteur de *la Grâce de Dieu* et de cent autres drames acclamés par la foule, M. Dennery, a voulu à son tour chausser le brodequin de Thalie, et, dans une comédie vive, gracieuse et légère,

bâtie sur la pointe d'une aiguille, dans une de ces pièces où l'intrigue, réduite à sa plus simple expression, laisse tout le mérite du triomphe au style et à l'esprit, montrer que lui aussi savait parler la langue d'Alfred de Musset et qu'il aurait pu, en dehors de la peinture des grandes situations dramatiques, trouver dans le charme des détails, dans la grâce de l'idée, les mêmes ovations que depuis vingt ans lui décerne le public du boulevard du Temple. — M. Dennery a donc fait *le Sacrifice d'Iphigénie*. — Il s'agit dans cette bluette d'un banquier confit dans l'or et les opérations industrielles, et qui ne veut pas permettre à son neveu de suivre le penchant qui l'appelle au théâtre, et cependant M. Daubray a, vers 1828, commis une tragédie d'*Iphigénie*. Son ami intime, M. Billier, ne partage pas sa répulsion pour la littérature et joue à son détriment une comédie dans laquelle il fait croire à Daubray que la tragédie de 1828 est la même que celle que son neveu vient de faire recevoir la veille au Théâtre-Français ; il éveille ainsi dans son âme l'orgueil d'auteur, et quand il l'a réconcilié avec l'art dramatique, il lui fait abdiquer dans l'intérêt de ses millions cette paternité menteuse au profit de son neveu. — M. Dennery a-t-il gagné

FEUILLETON.

DEUX RIVAUX.

II.

COMPLICATIONS ET PÉRIPÉTIE.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

Un peu plus loin est un chantier, où le bey s'est mis en tête de faire construire des corvettes, alors que l'on pourrait tout au plus y lancer des tartanes ; et, en face de ce chantier, on remarque une fontaine monumentale, décorée d'un péristyle, et jetant par cinq ou six gros tuyaux une eau saumâtre, la plus désagréable de celles que les marias sont parfois condamnés à boire. Toutefois, le voyageur philosophe s'en console en pensant que les Carthagiens n'en buvaient peut-être pas d'autre ; qu'il est possible qu'elle ait désaltéré Enée et Didon, et les guerriers de Scipion,

et les Vandales, et les soldats de Charles-Quint ; et que saint Louis dut en boire, comme en boit encore, lorsqu'il se rend à la Goulette, le puissant bey, ce fanatique amateur de corvettes, que je crois fort capable, soit dit en passant, de faire un jour étrangler ou décapiter ses ingénieurs, parce qu'ils n'auront pu faire flotter un vaisseau à trois ponts dans un baquet d'eau.

Ainsi que je viens de le dire, j'étais à la Goulette, attendant mon capitaine. Or, comme je ne voyais rien venir et que je n'avais pas les mêmes raisons que sœur Anne pour regarder toujours dans la même direction, celle du lac, j'aimais mieux me distraire en me promenant que d'endurer, immobile au soleil, l'affreux supplice de la torréfaction. Je me mis à passer en revue les petites boutiques qui bordent la place. Le soin que j'apportais à observer tout, vendeurs et acheteurs, intérieurs et devantures, m'aurait sans doute fait prendre en France pour un agent de recensement ou tout

au moins pour un amateur de statistiques : mais là je ne paraissais que ce que j'étais en réalité, un *giaour* flâneur et curieux. J'avais déjà inspecté une douzaine de boutiques, lorsque mes yeux rencontrèrent inopinément ceux d'un gros marchand, affublé d'un énorme turban qui, par un étrange effet d'optique, lui donnait, dans le demi-jour de son réduit, l'apparence d'un champignon phénoménal. Il fumait gravement, les jambes croisées sur une natte, derrière une rangée de couffins remplis de dattes, de figues, d'olives, de pistaches et d'autres produits de la Barbarie. Il y avait, dans la figure de ce musulman, Turc, Arabe, Maure, ou autre *ejusdem farinae*, quelque chose qui me frappait ; mais comme je n'ai jamais eu du goût pour les insolentes allures des magnétiseurs, mes yeux se tournèrent vers d'autres objets tout aussi dignes d'examen. Cependant, lui, tout en fumant à l'instar d'une locomotive ou d'un bateau à vapeur qu'on chauffe, me regardait

son procès : *grammatici certant* ? — Mais ce qui est bien certain, c'est que MM. Bardou, Duriez, Lavigne, et M^{mes} Michon et Préher ont gagné le leur vis-à-vis du public.

On se rappelle l'immense et durable succès du *Testament de César Girodot*. L'un des auteurs de cette pièce, M. Bellot, a fait jouer sous son nom seul *la Vengeance du Mari*. Il y a dans cette pièce du drame et de la comédie, du rire et des larmes. — C'est noblement se venger de l'infidélité de sa femme que d'agir comme le fait le comte de Froissy; mais, après tout, en abandonnant la comtesse au lendemain de son mariage, n'avait-il pas lui-même provoqué cet oubli de la foi conjugale : il la laisse livrée à tous les hasards de la séduction dont la vie parisienne est semée; aurait-il raison de s'étonner si une jeune femme de dix-sept ans, sans appui, sans conseils, a pu succomber. — Sans avoir la valeur et la portée de *César Girodot*, *la Vengeance du Mari* a cependant des qualités estimables que font ressortir avec avantage MM. Dorsay, Ménéhand et Depay, et M^{mes} Lobry et Langlois.

Avoir une maîtresse, c'est bien; en avoir deux, c'est une de trop; mais courtiser toutes les femmes, abuser de ses avantages au point de les séduire toutes et de trainer leur cœur après soi, cela passe les bornes, et la punition, si sévère qu'elle soit, n'est que juste. Les Richelieu et les Lauzun ne sont plus de notre temps; Faublas et Valmont sont des héros de roman, et qui-conque les imite doit s'attendre à des mécomptes. — C'est la vie d'un de ces Lovelaces que M. Scribe a mis à la scène sous le nom de : *Les Malheurs d'un Amant heureux*. — Pour ma part, j'ai toujours été singulièrement réjoui de la manière dont M. de Thémines perd la succession

dit toujours, et avec une persistance telle que je ne pus me défendre de me dire à part moi :

— Qu'a donc ce mécréant, ce Bédouin, à me regarder ainsi ?

Si l'on veut bien se mettre à ma place, on comprendra que je dus être légèrement vexé de me voir examiné comme une bête curieuse; mais ce que l'on ne comprendra pas, c'est que mon marchand de dattes s'étant levé pour me voir de plus près et ayant eu alors l'impertinence de rire, je ne me sois pas fâché. C'est que cet homme venait de se trahir. J'avais lu dans son rire qu'il n'était pas de la même origine que les gens qui jurent par *Allah*. Voilà ce que c'est que d'avoir voyagé.

On aurait tort, en effet, de croire que tous les peuples rient de la même manière. Il y a dans le rire des différences pour le moins aussi tranchées que dans les traits, le caractère, le costume et les habitudes locales.

d'un oncle riche et catharreau. Pourquoi n'avait-il pas lu *Gabrielle*, de M. Emile Augier? Il est vrai que *Gabrielle* n'existait pas encore, mais qu'importe! Dans tous les cas, prudence est mère de sûreté.

Les Malheurs d'un Amant heureux sont une des plus anciennes et des plus agréables pièces de M. Scribe. Le public l'a revue avec plaisir, et y a trouvé l'occasion de témoigner à MM. Devaux, Martin, Bardou, Frank, ainsi qu'à M^{mes} Lobry, Leroux et Préher, quelle satisfaction il éprouve à les voir, et quels regrets il ressentira quand quelques uns d'entre eux l'auront quitté.

M. MÉLINGUE a repris *Benvenuto Cellini*, ce drame où il laissa le spectateur indécis de savoir lequel est le plus grand de l'acteur ou du sculpteur. — Cette reprise de *Benvenuto*, tout en nous permettant de signaler l'intelligence et le talent qu'y déploient à un si haut degré MM. Dorsay, Dupré, Duriez, Depay, Lavigne, Martin, Lureau, et M^{mes} Demonchy et Langlois, nous met en outre à même de constater les réels progrès accomplis par M^{lle} Adrienne dans le rôle de la duchesse d'Etampes. CH. MAURICE.

PALAIS DE L'ALCAZAR.

Cirque Nancy.

Dans notre dernier numéro, nous promettions de dire quelques mots sur les étonnants exercices de M. Léopold Verrecke, surnommé *l'homme volant*; mais, malgré toute notre bonne volonté, nous sommes obligé de faillir à notre promesse. Comment, en effet, raconter les prodiges d'adresse et d'audace exécutés par ce gymnasiarque? On voit les exercices de M. Verrecke, on en est

Par exemple, un Chinois ne saurait rire sans fendre sa bouche jusqu'aux oreilles, arrondir ses petits yeux, et transformer ses sourcils en accent circonflexe. Le Nègre dilate également ses yeux, mais en les faisant clignoter et n'en laissant voir que le blanc, ainsi qu'il arrive aux singes qui éprouvent des contrariétés. L'Indien n'exagère rien, il arrange sa bouche en cœur, et se balance avec grâce comme un bambou que fait osciller la brise. L'Anglais rit du bout des lèvres, sans montrer les dents et par saccades, en chassant quelques notes sifflantes. Le rire du Français est très-ouvert, il fait entendre des sons fins, naturels, éclatants. Ce rire va jusqu'aux larmes inclusivement et il est très-contagieux. Celui de l'Italien est assez franc, assez nettement dessiné, mais il est accompagné de certaines contorsions et de petits cris aigus qui sont du luxe. Celui de l'Espagnol a plus de solennité. L'Allemand avance prodigieusement la mâchoire inférieure et fait une

émerveillé, mais on ne peut les décrire. On peut sans crainte leur appliquer ces mots : « Il faut le voir pour le croire. »

S'il est impossible de décrire les exercices de M. Léopold Verrecke, il n'est pas plus facile de dépeindre les applaudissements que le public lui décerne journellement. Ce sont des bravos; des trépignements enthousiastes qui ne cessent qu'à près deux ou trois rappels.

M. Léopold Verrecke nous promet pour samedi prochain, jour consacré à une représentation à son bénéfice, le charmant exercice du *Tambour aérien*, dont il est le créateur, et qui a fait l'admiration de tout Paris. Ce sera sans doute le sujet de nouvelles ovations de la part de tous ses admirateurs, qui ne manqueront pas de se rendre à l'invitation du bénéficiaire.

Les exercices de M. Léopold Verrecke suffiraient à eux seuls pour attirer la foule à l'Alcazar. Aussi peut-on s'étonner de l'affluence qui s'y porte, quand à ces exercices sont joints les pirouettes et sauts périlleux à cheval de M. Léonard, la voltige de M. Jules, les poses de M. Alphonse Loyal, quantité d'autres exercices exécutés avec autant d'intrépidité que de grâce par M^{mes} Itscher, Bertholetti, Juliette, etc., les imitations du clown Clément, les dislocations et tours d'équilibre du clown Bonaventure, et enfin une infinité de scènes comiques par les autres clowns. F. BILLY.

M. LE COMTE JULES DE CASTELLANE.

Le Figaro, après avoir annoncé la mort subite à Marseille de M. le comte Jules de Castellane, si connu par ses fêtes musicales et dramatiques, ajoute :

grimace carrée. Le Russe tort la bouche, à la respiration précipitée, et n'était l'expression langoureuse de ses yeux, on croirait qu'il reçoit la bastonnade. Mais les plus forcenés rieurs de la terre sont les Taïtiens, Marquisiens et autre Polynésiens. Ils se tordent comme des possédés, se roulent par terre, ont des hoquets, des spasmes, des quintes et font un vacarme de tous les diables. Quant aux peuples qui croient au Koran et abusent de la formule : « Dieu est Dieu et Mahomet et son prophète, » ils se contentent de rire dans leur barbe. Or, l'homme au gigantesque turban que j'avais sous les yeux riait autrement : son rire tenait à la fois de celui de l'Italien et de celui du Français, ou plutôt c'était un mélange des deux. Cela constaté, je marchai avec hardiesse vers ce musulman de contrebande; et je reconnus... Battista Trépani !

CASIMIR HENRICY.

(La suite au prochain numéro.)

M. le comte de Castellane avait une grande fortune. Il savait la dépenser spirituellement. Ce fut lui qui remit à la mode la comédie de société, — je ne dis pas la comédie bourgeoise. On jouait tous les genres sur ce joli *Théâtre de la Renaissance* qu'il avait fondé, qu'il dirigeait, et dont les acteurs, les auteurs et les spectateurs étaient ses invités. Plus d'un chef-d'œuvre y a été représenté, plus d'un débutant littéraire n'a fait qu'un saut de l'hôtel Castellane au Gymnase ou au Théâtre-Français.

Qui ne se rappelle tout le tapage que ces représentations aristocratiques firent dans le monde parisien ?

On ne jouait pas que des pièces d'amateurs au théâtre de M. de Castellane, et les chefs-d'œuvre y avaient leurs entrées. Un jour, entre autres, qu'on y donnait le *Barbier de Séville*, un jeune vicomte se mit à dire à M^{lle} Judith, sa voisine de stalle :

— Mais savez-vous que cette petite pièce est charmante ?

M^{lle} Judith crut à une plaisanterie. Son voisin lui prouva qu'il était de bonne foi.

— Non, vrai, c'est très-gentil ! Du mouvement, de jolis mots... je sais bien qu'il y a des *ren-gaines* par ci, par là... On y berne les tuteurs, comme toujours... mais n'importe... C'est un garçon d'avenir, celui qui a fait cela !...

Le plus beau, c'est que le jeune praticien n'était rien moins qu'un ignorant. Il avait fait d'excellentes études, et même des études classiques. Seulement il les avait arrêtées au dix-septième siècle.

Sous la Restauration, M. de Castellane avait la réputation d'être un des gros joueurs de Paris. Une de ses parties d'écarté est restée célèbre. C'était en 1828; le comte avait été convié au mariage de M. Esprit de Montesquiou. A l'issue du bal de noce, qui eut lieu chez Tortoni, les invités demandèrent des cartes. M. de Castellane, qui avait pour adversaires MM. de Montesquiou et de Custine, leur gagna *neuf cent mille francs*.

Une renommée d'un autre genre fut celle que le comte de Castellane dut à ses excentricités, souvent spirituelles, parfois inexplicables.

Ses équipages bizarres attiraient les regards de tout Paris et les sarcasmes de M. Nestor Roqueplan. — « Les attelages de M. le comte de Castellane, — disent les *Nouvelles à la main* du temps, — et surtout son *carricle*, suivi de deux hommes à cheval, en habits noirs, continuent à être l'épouvantail des promenades publiques. » On faillit les voir ailleurs qu'aux promenades.

Un jour, M. de Castellane les amena au Vaudeville de la rue de Chartres. Il voulait faire monter dans son avant-scène un magnifique pur sang, qu'il affectionnait entre tous ses chevaux.

Une autre fois, quelqu'un le trouva dans sa cour occupé à peindre en rose un de ces mêmes chevaux qui était gris de fer.

C'est encore M. de Castellane qui a imaginé d'habiller des chiens. Il faisait mieux : on l'a vu suivi, à Marseille, de lévriers en lunettes. C'était une invention destinée à les défendre des atteintes du mistral. Les pauvres bêtes semblaient se préparer à un voyage en Sibérie et pliaient sous le poids des fourrures, tandis que leur maître, plus soucieux de leur santé que de la sienne propre, marchait le cou nu et le gilet ouvert.

M. de Castellane possédait à Marseille le magnifique château des Ayalades. C'était jadis une des propriétés domaniales de Barras, car l'ancien directeur républicain avait une origine des plus patriciennes, et cette locution : « Noble comme les Barras » fut longtemps un proverbe de la Provence. Le château des Ayalades, considérablement embelli par M. de Castellane, est resté une curiosité pour les Marseillais. Ils en font, le dimanche, le but de leurs promenades. On a ouvert, à l'entrée de la propriété, un chalet restaurant tenu par le frère d'un romancier célèbre, M. F... Il va sans dire que les Ayalades ont été témoins, eux aussi, de plus d'une excentricité de leur spirituel propriétaire. — Un jour, M. de Castellane y donnait à dîner. Les convives, porteurs des noms les plus aristocratiques de la Provence, venaient de se mettre à table, quand un domestique annonça un autre nom qui ne figurait pas, — pas encore ! au livre d'or de la noblesse : — *Mademoiselle Lola Montès !* — C'était elle, en effet. On voit d'ici le coup de théâtre. Mouvement de curiosité parmi les hommes; mouvement d'effroi chez les dames. Mais il était trop tard pour fuir; que faire? La société se partagea en deux camps. Les dames dînèrent ensemble à un bout de la table; les hommes, — Lola Montès en tête, — à l'autre bout.

Une des dernières bizarreries de M. le comte de Castellane est de nature à dérouter tous les commentateurs futurs. Il avait acheté des lingots d'argent à M. de Rothschild. Il pria son orfèvre de lui en faire six couverts. L'orfèvre obéit; les couverts sont rapportés au bout de quinze jours. M. de Castellane ne les a pas plutôt reçus, qu'il les porte à la Monnaie, demande qu'on les fonde derechef et les fait convertir en pièces de cent sous. Vous croyez que ces métamorphoses s'arrêtèrent là? Nullement. M. de Castellane reporta

son argent à son orfèvre, les pièces de cent sous redevinrent des couverts, les couverts redevinrent des lingots, et ainsi de suite — pendant un an.

A quoi attribuer ces fantaisies? Elles s'expliquent suffisamment par la nature très-active de M. de Castellane. Il lui fallait des occupations à tout prix. En somme, les siennes n'ont fait de tort à personne et ont rendu service à bien des gens, à commencer par les gens du monde. N'est-ce rien que d'avoir excité, entretenu chez eux, pendant trente ans, le goût et la passion des plaisirs de l'esprit, et ce genre de délassément aristocratique ne vaut-il pas bien l'élève des chevaux?

LA CRÉATION.

I

Le chaos, glorieux,
De son palais apyre,
Un jour sur son empire
Jetait un œil joyeux.

Fustigeons son délire,
Se dit le roi des cieux,
En animant ces lieux
Où nul cœur ne respire.

Le soleil flamboya
Dans ses feux il noya,
Eau, terre, ciel, l'étoile.

L'animal, le mortel,
Ensuite, l'Eternel
S'enveloppa d'un voile.

II

Après un long sommeil,
Il dit : Voyons la terre
Qui court, preste et légère,
Seule, autour du soleil.

Bientôt, son œil austère
Quoique près du réveil,
Toucha le sein vermeil
De notre vieille mère.

Quelle est belle ! fit-il;
Eh ! mais, à ce béril
Il manque encore une âme.

Aussitôt le Seigneur
Y fit naître une fleur :
Cette fleur fut la femme.

JACQUES BONNET.

Les directrices de l'Institution des Jeunes-Aveugles, à Lyon, en donnant l'adresse de leur nouveau local, spacieux et parfaitement aéré, s'empressent de faire connaître que, depuis le 1^{er} janvier 1861, les jeunes garçons aveugles sont admis et appelés à recevoir une instruction solide, une complète éducation.

Depuis la fondation de l'Institution, qui date de 1849, les élèves gratuites reçoivent les mêmes soins maternels et la même instruction que les élèves payantes; eux aussi, nos infortunés petits garçons jouiront du même privilège que

leurs frères les payants.

Tous les élèves étant pensionnaires, nul n'est admis s'il n'est sain de corps.

Les classes peuvent être visitées les mercredis, de 3 à 4 heures.

L. et H. FRACHON,

Fondatrices-directrices, rue Tronchet, 30, paroisse
de la Rédemption, aux Brotteaux, Lyon.

HISTOIRE DE DEUX ENFANTS ET D'UN CHIEN.

X.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

En effet, c'était les matelots de la veille qui revenaient dans l'espoir de ramasser au hasard le premier enfant trouvé sur la plage pour remplacer le mousse assassiné par le contre-maitre. Lui-même commandait l'expédition.

— Voilà notre affaire !... s'écria-t-il en apercevant Georget. Eh, c'est justement le drôle qui me harponnait si vigoureusement hier soir avec ses griffes. Vivat !... Satan lui-même nous envoie cette bonne aubaine... Alerte, camarades !...

Le pauvre enfant arrivait, haletant, les mains jointes et la bouche entr'ouverte.

Avant qu'il eût articulé un seul mot, deux robustes marins le saisirent à la fois par les pieds et les épaules, et, sans écouter ses prières ni ses menaces, l'emportèrent dans la barque, qui s'éloigna aussitôt à force de rames.

En vain le malheureux voulait se débattre. Un coup de poing du contre-maitre termina cette scène. Georget n'eut que la force de pousser un dernier cri, et il s'évanouit.

Mais ce cri suprême vint frapper l'oreille de Georgette, et galvanisa ce corps déjà presque inanimé. La jeune fille mourante surgit tout à coup, droite et forte, sur la colline de sable.

D'un regard, elle comprit tout

Et rapide, palpitante, échevelée, elle courut au rivage, afin de se rapprocher de son frère.

Bientôt l'Océan arrêta sa course, et mouilla ses pieds nus.

Elle mesura d'un œil intrépide l'immense obstacle, s'avança jusqu'à ce que les flots lui montassent aux genoux, et dans le fol élan de son cœur, elle allait s'engager toute entière, lors qu'en regardant autour d'elle elle aperçut une vieille barque attachée le matin encore à la cabane maintenant en cendres.

Alors seulement, elle revint sur ses pas.

La barque était brisée, entr'ouverte, à moitié remplie d'eau, mais libre de ses liens, déjà doucement entrainée par le reflux.

Georgette ne calcula rien. Elle s'élança dans cette périlleuse embarcation, saisit la seule rame qui se rencontrât sous sa débile main, l'appuya sur les galets, ainsi qu'elle avait souvent vu faire aux bateliers de Dublin, et, la repoussant de l'épaule, elle vit sans pâlir la barque s'éloigner du rivage.

La marée qui descendait toujours, l'entraîna rapidement vers la goëlette... C'était tout ce qu'elle demandait, et bravement elle s'aventura sur la mer.

Cependant elle frémit tout à coup.

Les planches avaient tremblé sous ses pieds ! Quelque chose venait de tomber auprès d'elle !..

Mais non... C'était un ami qui accourait à son aide... c'était le fidèle Kevin qui venait de sauter dans la barque.

XI.

— Donnez vingt coups de garçette à ce drôle ! disait en ce moment le contre-maitre ; ça lui apprendra à se regimber ainsi !

Effectivement, dès que les lanières commencèrent à tomber sur les épaules nues du pauvre Georget, il devint tout-à-coup immobile et silencieux.

C'est qu'il venait d'apercevoir au loin Georgette dans le frêle canot, Georgette s'avançant sur la mer.

En vain les bourreaux frappaient à tour de bras, en vain le sang jaillissait des chairs déchirées par le fouet, il ne sentait plus ni les coups ni la douleur. Il restait sans mouvement et sans voix, la bouche béante, les regards attachés vers la petite barque effroyablement ballotée par les flots couverts d'écume et déjà gonflés comme des montagnes.

On eût pu le frapper toujours ; son corps restait insensible, car tous ses sens, toute sa vie, venait de passer dans ses yeux.

L'orage s'approchait, le tonnerre grondait au loin... Chaque vague semblait vouloir engloutir l'imprudente embarcation.

Tantôt elle apparaissait suspendue à la cime d'une vague, tantôt elle disparaissait comme précipitée dans les profondeurs de la mer, et devenait pendant une seconde invisible à tous les regards.

Ces alternatives d'angoisse étaient pour Georget de véritables blessures... blessures qui le frappaient au cœur, celles-là !..

Tout à coup la barque s'abîma derrière une vague monstrueuse, et ne reparut plus au sommet écumant de l'autre vague.

En ce moment, un éclair déchira les nuages comme pour mieux éclairer la mer déserte.

Georget la parcourut tout entière d'un dernier regard.

Rien... rien !..

Alors seulement, il jeta un grand cri, et, le désespoir lui prêtant des forces surhumaines, il se dégagea par un brusque mouvement des mains de ses bourreaux étonnés, courut au bastingage, et se précipita tout sanglant dans la mer.

— Tant pis pour lui ! cria le contre-maitre. Voici la tempête, et nous sommes près de la côte. Au large, enfants ! au large !

La goëlette fit un premier mouvement pour s'éloigner.

Pauvre Georget !

Elevé sur les bords de la mer, il savait courir sur les flots aussi bien que sur les galets.

Mais en ce moment il était brisé, anéanti, incapable de faire mouvoir ses bras, agiles autrefois comme des nageoires.

Il avait depuis deux jours tant souffert, de la fatigue, de la faim, de la douleur !..

Et cependant il ne s'était souvenu de rien de tout cela en s'élançant au secours de Georgette.

Brave enfant !..

Dieu bénit tant d'amour et de courage.

Car, en traversant l'air dans le court intervalle de la chute, il aperçut au milieu des vagues sa chère Georgette, dont les longs cheveux flotaient au vent !

CHARLES DESLYS.

(La fin au prochain numéro.)

MÉLANGES.

AU CONCERT.

— O petite mère, regarde voir cette belle dame !

— Tais-toi donc ma fille !

— Qu'est-ce qu'elle va faire ?

— Elle va chanter.

— Oh ! la belle robe rose ?

— Tiens-toi tranquille.

(Salves de bravos à la fin du morceau.)

— Petite mère, pourquoi donc qu'on fait comme cela avec les mains ?

— On applaudit.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est fini.

POUR TOUTS LES ARTICLES NON SIGNÉS,

Le Propriétaire-Gérant, **MÉJOT.**

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSY,
Rue Mercière, 92.